

"L'Évangéline ne donne pas un semblant de preuve à l'encontre des affirmations de l'Oiseau-Mouche. Le journal acadien se contente de moqueries dignes du *Bleuet* et de la Liberté."

Voilà donc comme nous sommes criminels ! Nous avons découvert, ce que personne autre n'a jamais pu confirmer, un prétendu décret de censure lancé par un certain évêque d'une certaine colonie anglaise, l'évêque de l'Île Maurice, et ratifié par la Propagande ! En d'autres termes, nous avons inventé tout cela ; et si nous avons pris cette peine, si nous avons commis ce forfait, c'était pour ruiner le caractère catholique de M. Louis Fréchette. Or, au bout d'un an et demi, on n'a pas encore tordu le cou à cet infâme et "minuscule" OISEAU-MOUCHE ! Il n'y a donc plus de justice, en ce monde !

Et c'est comme cela que l'on fait de la polémique dans la presse *minuscule* ! L'on a l'air de se révolter contre la calomnie, tout en nous calomniant de façon odieuse !

Rétablissons un peu les faits.

Le 17 février 1894, nous avons publié ceci :

"Ces jours derniers, en parcourant l'*Ami des livres* (V. Palmé, Paris) d'août-septembre 1891, nous y avons trouvé, à la page 475, l'extrait suivant de la *Semaine religieuse de Paris*." Nous citons ensuite l'article (*) de la *Semaine*, qui avait pour titre : CONDAMNATION DE L'ALLIANCE FRANÇAISE. Et cet article se terminait ainsi :

"Voici, d'après l'*Univers*, ce qu'a décidé le Saint-Office en sa séance du 18 mars dernier :

"Les Eminentissimes cardinaux de la Sacré-Congrégation du Saint-Office louent S. G. Mgr de Port-Louis de la manière dont il a agi contre la société l'*Alliance française* et en même temps ils l'exhortent à persévérer dans sa manière d'agir, en empêchant les frères de se joindre à cette société et de prendre part à ses actes."

On voit maintenant avec quel raffinement satanique nous pratiquons le crime ! D'un seul coup, s'il faut en croire l'*Évangéline*, nous avons commis QUATRE FAUX : contre l'*Ami des livres*, la *Semaine religieuse de Paris*, l'*Univers* et la *Congrégation du Saint-Office*. Il est vrai que nous indiquions des DATES ; mais c'était pour donner plus de vraisemblance à nos inventions !

Nous croyons que l'*Évangéline* n'a jamais vu notre numéro du 17 février 1894, et qu'elle s'est occupée de nous pas mal à l'aventure.

Maintenant qu'elle sait mieux à

qui parler, elle va sans doute demander compte à l'*Univers* et à la *Semaine religieuse de Paris* de ce qu'ils ont publié contre l'*Alliance française*.—Et quand il sera prouvé que cette organisation n'est vraiment pas condamnée, nous nous empresserons de le dire, pour réparer notre CALOMNIE.

ORNIS.

UN ROMAN CANADIEN(1)

M. Tardivel n'est pas de ceux qui font, en écrivant, de l'art pour l'art ; ce n'est pas davantage un trafiquant de la plume ; le directeur de la *Vérité* appartient au petit nombre d'hommes qui ont des idées, et qui les expriment, pour le bien de leurs concitoyens. Le roman qu'il vient d'écrire est, en ce sens, un des livres les mieux nourris, les plus féconds et les plus utiles que notre littérature ait produits depuis longtemps.

S'il est quelqu'un qui doute de cette vérité banale, que Buffon n'a pas découverte, à savoir, que le style, dans sa plus haute acception, c'est l'homme même, qu'il ouvre *Pour la patrie*, et s'en assure. L'auteur de cet ouvrage s'y est, en quelque sorte, résumé lui-même en sa vie intellectuelle, et l'on y a une image fidèle de son âme. Tout écrivain écrit, ou, au moins, pense, un jour, son livre. Louis Veillot n'a pu écrire le sien, dont il nous a laissé une œuvre admirable. Voici celui de M. Tardivel. Pour qui a suivi ce dernier dans les diverses phases de sa carrière de journaliste militant, je devrais dire l'unique et immuable phase, il est impossible de n'être pas frappé de la ressemblance parfaite qui existe, pour le fond, entre son roman du XXe siècle et tout ce qui est sorti de sa plume. J'entends que ceci soit un éloge, et ne porte pas préjudice à l'originalité réelle de l'ouvrage. C'est comme la fleur et l'épanouissement d'une pensée, caressée pendant longtemps, traduite sous une forme ou sous une autre, et trouvant enfin son expression définitive. M. Tardivel écrira encore sur les choses de la politique et de la religion, et ne dépassera pas, en ce genre, le livre de *Pour la patrie*.

Le personnage principal de ce roman n'est pas un héros de roman. C'est un héros, sans épithète. C'est un politique chrétien de la race disparue des Windthorst et des Moreno. C'est un saint. Et, à cause de cela, beaucoup de gens d'esprit le trouveront étrange. Il n'en chaut guère à l'auteur, qui l'a fait, et à des simples comme nous, qui le trouvons admirable. Joseph Lamiranda arrache son pays aux mains de la franc-maçonnerie, mais au prix de quels sacrifices ! Et, quand il a épuisé tous les moyens humains, intervient le miracle. M. Tardivel, ici, a vu juste, quoi qu'on en dise. Car, si les nations sont guérissables, l'histoire est là pour prouver que, lorsqu'elles sont malades, c'est, d'ordinaire, à un tel degré que les remèdes terrestres ne suffisent plus à la guérison. L'intervention surnaturelle est manifeste dans la mission d'une Jeanne d'Arc, ou d'un Bonaparte. De même, au milieu du vingtième

siècle, il est vraisemblable que le Canada français, du train que nous allons, sera si gangrené par la franc-maçonnerie et si près de tomber complètement en son pouvoir, que ce ne sera pas trop de l'héroïsme et de la sainteté de l'homme unis à un secours providentiel pour l'assainir et le sauver. C'est l'idée du livre de M. Tardivel.

En 1845, le Canada politique est à peu près le même qu'en 1895. Nous sommes, quoique libres du joug de l'Angleterre, encore en Confédération. Mais les catholiques, Lamiranda à leur tête, veulent de la séparation des provinces, tandis que les franc-maçons entendent rester dans le *statu quo*, qui est le chemin de l'Union législative, c'est-à-dire, la ruine du catholicisme et de la nationalité canadienne. C'est sur ce terrain que s'engage entre le chef canadien et le coryphée du luciférianisme, Aristide Montarval, un Français, échoué sur nos bords, une lutte terrible, qui se terminera, après les plus émouvantes péripéties, par le triomphe des séparatistes.

Il y a encore, en ce temps-là, des Chambres, des Cabinets, des élections, des journaux ; des Chambres où l'on se querelle, où l'on fait de l'obstruction, et où se débattent entre temps les intérêts du pays ; des Cabinets unis comme un seul homme, et où l'on pleure d'avoir démissionné en un moment de faiblesse ; des élections dont le ressort principal est une corruption effrénée ; des journaux de principes, des journaux de parti, des journaux à nouvelles, et des feuilles éhontées ; des ministres roués, et des politiques madrés ; des députés bleus, et des députés rouges ; des hommes d'honneur, et des gens sans aveu ; des journalistes de cœur, et des plumes salariées ; des courses au clocher, et des chasses au portefeuille ; du reportage, et du hoodlignage. C'est ici le côté symbolique de l'ouvrage, et il n'est pas besoin d'être un Celipe pour deviner, sous le masque, les traits de sir Henry Marwood, de sir Vincent Jolibois, de Paul Leverdier, d'Hercule Saint-Simon ; pas nécessaire non plus de se creuser la tête pour appairer la *Libre-Pensée*, le *Progrès catholique*, la *Nouvelle-France*, le *Mercur*.

J'ai lu que *Pour la patrie* n'était pas une étude fouillée de mœurs. Fouillé, en ce sens, est un mot nouveau qu'on met à toutes sautes. M. Tardivel a composé un roman à la Péval et à la Louis Veillot—le style excepté ! Roman politiques, les mœurs locales et politiques y sont très suffisamment observées.

Il y a de l'amour aussi dans le roman de M. Tardivel ; on y sent battre de nobles cœurs, mais, d'amour chrétien, qui s'efforcera l'autre ; c'est l'amour de sacrifice, celui qu'on donne ou qu'on immole à Dieu, et devant lequel vous pleurez d'admiration et d'impuissance. L'héroïque Lamiranda de *Pour la patrie* me fait souvenir de l'admirable Charles du *Coup de grâce*.

Le sacrifice remplit cet ouvrage d'un bout à l'autre, et en est le dernier mot. C'est en quoi le roman de *Pour la patrie* ne ressemble pas aux autres romans, et a vraiment une originalité à part. N'empêche que vous ne le lisez avec un vif intérêt, sans cesse accru par la nouveauté des épisodes ; il y en a de touchants, de tragiques, d'amusants ; tous sont naturels, et mènent au but, sans retarder la marche de l'ensemble.

[*] Le Révérend Père Lacasse a cité au long cet article à la page 15 de sa *Cinquante-Mine, autour du drapeau*.

[1] *Pour la patrie*, roman du XXe siècle, par J.-P. Tardivel.